

# La mère (poème tragique)

DANIELE BERNARDI

*Quand il travaille d'après nature  
le peintre doit savoir quoi éliminer.*  
Simon Leys

Pendant l'hiver, mon frère vivait près du lac.  
La surface était comme une dalle.  
Il habitait la cahute en bois, près de la cannaie.  
Au printemps, les œufs de grenouille s'ouvraient  
et lui, il allait ramasser ces larmes noires,  
les mains nues – et les têtards  
glissaient sous ses doigts, lui chatouillant la peau.

Mon frère là-bas peignait une grande peinture.  
Il la nommait «La Mère» et chaque jour  
il ajoutait un détail  
à l'idéogramme monumental en forme de poisson –  
comme l'éboulement sur la colline.

En décembre l'eau gelée se remplissait de meurtrissures:  
les enfants patinaient sur sa surface,  
en riant – et le bruit des lames qui blessaient la glace  
lui écorchait les oreilles

comme le fait une craie sur un tableau noir  
presque pour tous.

Il se rappelait de son chien,  
quand les gamins lui jetaient des pierres,  
et qu'il pleurait en le voyant à sa chaîne,  
incapable de l'aider à se défendre.

Mon frère se procurait l'eau pour les aquarelles  
en cassant la glace avec une machette.  
Il y plongeait son pot et les mains transies  
devenaient blêmes, tandis que le verre se remplissait

et des têtards imaginaires et morts se dandinaient sous sa paume.

Quand son pinceau touchait la toile  
mon frère serrait les paupières  
et devenait un ancien maître chinois,  
un peintre indien éméché,  
un poète japonais sans logis

ou alors un joueur de luth de Mongolie.

Mon frère était un magicien:

quand j'étais enfant, il m'avait pris par la main  
pour m'amener en pleine nuit dans le noir de la bibliothèque.  
Et là il m'avait dit «Regarde»,  
en découvrant son bras griffé par un chat  
«cette blessure nous dit  
quelque chose qu'on ne voit pas et qui se tait  
pendant qu'elle nous parle. Vois-tu ces livres plongés dans la pénombre?  
Ils sont à toi.»

Je me taisais et je comprenais  
que le rêve de l'art était une chose possible  
et terrible – mais qu'on arrive de l'autre côté  
à jamais changés  
après avoir perçu le vide.

Mon frère chaque jour regardait  
le vide dans le blanc.  
Et chaque jour le patin à glace d'un enfant  
lui griffait l'ouïe – comme l'avait blessé un soir  
le chat qui l'avait pris au cou,  
lui ouvrant la jugulaire

et laissant se répandre au sol  
des litres et des litres de sang.

Mon frère contemplait le vide  
couché sur son lit  
et chuchotait au plafond  
«Je suis un monstre»,  
les larmes aux yeux.

Mon frère peignait le grand poisson  
qui était pour lui une avalanche  
et chaque soir il se couchait  
une cigarette aux lèvres  
propice à s'embraser dans les couvertures.

Mon frère parlait l'arabe  
et la langue des morts.

Il étudiait le chant des oiseaux,  
regardait l'aube des ressuscités  
dans le souvenir de tous les disparus  
qui portaient un nom et une histoire.

Mon frère un jour sortit de chez lui et de lui-même,  
il prit sa hache en verre  
et à tous il montra sa tête tranchée  
qui chantait et voyait  
par-delà le fleuve les ombres en voyage.

Il nous dit «je n'en peux plus. Courage.»

*Traduit de l'italien par Pierre Lepori.*

bio

Appartenant à la nouvelle génération de poètes de Suisse italienne, Daniele Bernardi est né à Lugano en 1981. Il est comédien professionnel et auteur. Il collabore également aux services culturels de la Radio Suisse italienne (Rete2) par des chroniques littéraires.

Après avoir donné ses premiers textes à une anthologie de jeunes voix tessinoises, proposée par Davide Monopoli chez l'éditeur-plasticien Mauro Valsangiacomo (Alla chiara fonte éditions), il a publié deux plaquettes de vers remarquées.

Son écriture se distingue par une certaine modestie narrative, où un «je lyrique» en retrait est porteur d'une vision latérale de la vie et d'un doute permanent – historique et générational : «Oltre il limite risibile del secolo / scorso con uno sguardo incredulo. E / non più, certamente, euforico» («Par-delà la limite risible du siècle / passé, avec un regard d'incrédulité. Et / jamais plus, bien entendu, euphorique»).



photo DR  
PLI

biblio

**Ballata/e degli alberi solitari**  
Lugano, Alla chiara fonte, 2012.

**Versi come sassi**  
Faloppio, Lietocolle, 2009.

**Tutto questo andare a Rotoli**  
In Antologia della durata, Lugano, Alla chiara fonte, 2003.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.  
Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) et [www.chlitterature.ch](http://www.chlitterature.ch)  
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.  
Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation Cérti, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.